LE *LOUISIANAIS*,
Publié par J. GENTIL,
Parait le Samedi.

Prix de l'abonnement, pour un an, $5.

*Law is a solemn expression of legislative will.*
(Civil Code of the State of Louisiana.)

**Samedi 24 Aout 1872.**

# Le Louisianais,

## JOURNAL OFFICIEL DE LA PAROISSE SAINT-JACQUES.

L. S. U.
Library
Baton Rouge
La.

PRIX DES ANNONCES:
Par carré de dix lignes, ou moins, pour la première insertion . . . . . $1 50c.
Par carré de chaque publication subséquente . . . . . 75c.
Les communiqués de nature personnelle et les avis à l'année se régleront de gré à gré avec l'Editeur.

*La liberté finit où commence la licence.*

**Vol. 7..... No. 27.**

☞Bureau du journal, près du Collége Jefferson, St-Jacques, rive gauche.
☞Pour lettres, journaux, echanges et paperasses, adressez à *Convent Post-Office.*

*Pour Président,*
**HORACE GREELEY.**

*Pour Vice-Président,*
**B. GRATZ BROWN.**

### *Candidatures.*

MR. L'EDITEUR,

Veuillez annoncer que l'Honorable J. K. Gaudet, consent à se laisser porter comme Candidat à la place de Juge de District du Quatrième District Judiciaire, aux élections de Novembre prochain, et qu'il sera soutenu, sans distinction de parti, de race ou de couleur, par

La Majorité des Electeurs.

MR. EDITOR,

Please announce that the Honorable J. K. Gaudet allows his name to be used as Candidate for Judge of the Fourth Judicial District, at the next November élections, and that he will be supported without distinction of party, of race or of color, by

The majority of the Electors.

MR. L'EDITEUR,

Les amis du Juge Raphaël Beauvais vous prient d'annoncer sa candidature aux fonctions de Juge du 4ème. District Judiciaire, à l'élection de Novembre prochain.

St-Jacques, 8 Juillet 1872.

MR. EDITOR,

The friends of Judge Raphael Beauvais request you to announce him as a Candidate for re-election as Judge of the Fourth Judicial District at the coming November election.

St. James, July 8th 1872.

MR. L'EDITEUR.

Les amis de M. Arthur Roman vous prient d'annoncer sa candidature aux fonctions de Greffier de Cour du 4ème District Judiciaire, pour la paroisse St-Jacques, à l'élection de novembre prochain.

St-Jacques, 3 août 1872.

MR. EDITOR,

The freinds of Mr. Arthur Roman request you to announce him as a Candidate for Clerck of the Court, St. James Parish, 4th Judicial District Court, at the coming november election.

St. James Parish, August 3 1872.

### *Classes et Races.*

—o—

I.

Alexandre Dumas fils, homme de couleur, fils d'un homme de couleur, écrivain d'un mérite universellement reconnu, pourrait bien avoir, dans sa brochure intitulée *Homme-femme*, trouvé la solution du problème des *classes*.

Divisant les femmes en trois catégories et en trois ordres, il met la *vestale* en haut, les *matrones* au milieu et les *hétaïres* en bas, nommant l'une *femme du temple*, les secondes *femmes du foyer* et les troisièmes *femmes de la rue*.

Notons qu'il écrit *vestale* au singulier.

La classification de Dumas serait-elle défectueuse?

Nous ne le croyons pas.

Depuis que l'humanité a une histoire politique, civile et religieuse, c'est-à-dire depuis bien longtemps, cette classification existe. Seulement, comme la femme, avant d'appartenir à une classe, appartient à son genre, il arrive souvent à la vestale de s'échapper du temple, de s'asseoir un moment au foyer, puis de ribauder par les rues; comme aussi, mais plus rarement et plus difficilement, il arrive à la malheureuse hétaire de purifier son passé de hontes et de souillures aux rayons généreux de la famille et du foyer sanctifiant. Quant aux *matrones*, qu'elles soient d'Ephèse ou d'ailleurs, quand elles ne sont pas saines de cœur et robustes d'esprit, elles jettent parfois un regard sur la rue, parfois aussi un regard vers le temple. Il y a de délicieuses bigotes.

Et cela a toujours été.

Et cela, pensons-nous, sera toujours.

Certes, le temps améliore et moralise, et le christianisme, en donnant une âme aux esclaves, en transformant la servante en compagne, en rendant la dignité et la pudeur aux femmes et aux filles des hommes, a ouvert des horizons nouveaux pour une société plus parfaite; mais les trois classes n'en subsistent pas moins. Seulement, le christianisme, par sa grâce et sa tendresse, comme aussi par sa discipline rigoureuse et rigoureusement nécessaire à sa morale de pureté et de dévouement, en augmentant le nombre des *matrones* et des mères de famille, a diminué le nombre des hétaïres flétries et des ribaudes folles. Sa faute,—en était-ce une?—fut de confier le sacerdoce des *vestales* à un trop grand nombre de femmes faibles, oublieuses, facilement endormies dans le ciel et facilement réveillées sur la terre. La vertu suprême est une aristocratie, et l'aristocratie est une exception faite en faveur de l'intelligence, du sacrifice et de l'héroïsme surhumain. Mais il fallait, au commencement, que le christianisme, s'affirmât dans toute la rigueur de l'exemple et fournit des *saintes* et des modèles. Maintenant que l'œuvre est accompli, que le monde moral est découvert, le nombre des *vestales* peut diminuer sans crainte, puisque la mère et la matrone, sans être la virginité idéale, sont la base solide sur laquelle s'appuie et peut s'appuyer une société de justice et d'honneur.

Ainsi donc, quelques vestales en haut, quelques pauvres hétaires en bas, l'immense foule des matrones au milieu, tel sera, croyons-nous, la société plus parfaite de demain. Ce n'est pas, bien entendu, que nous ne soyons ému à la misérable existence des vierges folles et que nous ne désirions pour elles la lumière de la pureté et la grâce du repentir; mais nous doutons de la perfection ici-bas. Notre *bien* relatif est simplement un *mal moindre*. Réaliser un *mieux*, à notre heure et à notre siècle, c'est là le devoir imposé à toute créature perfectible comme à toute société qui ne veut point s'abîmer dans la honte.

II.

—Mais, direz-vous, tout cela n'est pas de la politique.

Bah!

Et où serait le mal, en somme? La politique a-t-elle donc tant de charmes qu'on doive lui sacrifier tout et fleurir pour elle les plus beaux bouquets de sa littérature. Penn, McEnery, Jonas, Warmoth et autres valent-ils l'encre et le papier qu'on gaspille à leur intention?

Mais ne vous pressez point de condamner, car c'est bien là réellement de la politique. La femme est dans tous les pas de l'homme, quand ce n'est pas l'homme qui est dans les pas de la femme. Les civilisations sont *androgynes*. Lisez l'histoire des peuples, et vous verrez que ces peuples, petits ou grands, vertueux ou immoraux, vains ou forts, reflètent nettement la physionomie de la femme. L'homme est selon la femme, la femme selon l'homme. Leur destinée politique, sociale et religieuse est indissolublement liée. Cela commence au berçeau pour finir à la tombe, et leur vie est commune pour la vertu comme pour la honte. Aussi, écrire l'histoire des reines, des femmes célèbres en tout, serait écrire l'histoire humaine et vraie. Sparte patriotique est dans ses femmes, comme Constantinople dans son sérail. Les républiques antiques, républiques de classes privilégiées et d'aristocratie, s'expliquent par le grand nombre de leurs hétaires, de leur courtisanes et de leurs esclaves. La matrone athénienne, au temps d'Alcibiade et de la décadence, était reléguée dans le mépris et l'oubli. Et, à ce même temps, quand les courtisanes étaient reines, les femmes grecques se subdivisaient-elles bien en *classes*? Aux Mystères d'Eleusis, primitivement les Mystères de la chasteté, ne finit-on pas par le sacrifice à l'impudeur, mères, filles et courtisanes étant confondues comme dans une orgie à Bacchus? Sans aller si loin et sans remonter si haut, lorsque l'esclavage existait en Amérique, il y a environ douze ans de cela, est-ce que la famille reposait sur des bases bien solides et bien morales? La chaste matrone, bonne et courageuse mère, pleurait souvent entre deux sourires. Le fils, maître avant de savoir, impérieux avant d'avoir obéi, aristocrate par condition sociale, ne recevait guère l'éducation fortifiante du devoir et du travail. Comme le marmot de Lafontaine, il demandait la lune, et la lune lui était donnée comme chose due. Aussi disons-nous, et cela au nom de notre race non moins que de la race affranchie, que l'émancipation des noirs a fait deux hommes libres, deux femmes libres: l'homme blanc et la femme blanche, l'homme noir et la femme noire. Quant au mulâtre, fils de l'un et de l'autre, il est fait, il faut donc qu'il se classe; mais nous ne savons vraiment pas s'il luttera victorieusement contre le feu croisé d'un double préjugé social. Triste société que celle qui complique les questions de classes avec les questions de races, et dans laquelle, par lassitude, habitude et souvenir, on regrette trop les choses passées!

Mais cela est un hors d'œuvre.

Nous entendons seulement dire ceci, pour cette société comme pour toute autre, en vue du grand respect que nous avons pour la femme et pour son influence salutaire sur l'homme:—"Sachez qu'il est une chose au moins aussi sainte que l'autel,—le foyer domestique. La simplicité la chasteté et l'honneur sont là. C'est là que grandit l'enfant et que sourit la famille. Il n'y a pas d'autres joies durables et vraies dans ce monde. Votre travail est un travail de sanctification et de bénédiction, et les étourdissements de bal et du monde, ivresses mauvaises au cœur et à l'esprit, ne valent pas la piété et la douceur souriant et travaillant à l'ombre protectrice de la maison paisible et modeste."

III.

Et si les femmes se subdivisent naturellement en trois *classes:* quelques vestales, quelques hétaïres ou courtisanes, et la grande foule des mères, les hommes, comme société politique, sociale et religieuse, doivent-ils échapper à la même subdivision ou classification naturelle?

Nous avons dit que la Louisiane d'hier n'était pas dans la vraie civilisation, et nous croyons qu'elle entre à peine dans cette civilisation vraie; mais pourquoi et comment? C'est que cette Louisiane avait l'esclavage pour base. Quelques maîtres étaient en haut, quelques hommes libres étaient au milieu, et la foule des esclaves constituait un peuple qui n'était véritablement pas un peuple. La France d'avant 93 ressemblait un peu à cela, étant féodale, Un roi et quelques nobles au sommet, une multitude de serfs à la base, quelques bourgeois et philosophes au centre, telle était sa condition sociale. Mais 89, par la bouche d'un homme juste et sage, dit: qu'est le Tiers-état?—rien. Que doit-il être?—tout. Ce Tiers-état était le *peuple*, c'est-à-dire le noble rendu à la vie commune et le serf monté à la vie sociale. Ce qui n'empêcha point, bien entendu, l'aristocrate de se camper fièrement sur sa vieille tour, ou le serf de séjourner volontairement dans l'esclavage volontaire du mépris et de l'impuissance. Mais nous disons que le *peuple* était trouvé, placé, hautement défini dans ses droits et ses devoirs, battant lui même en brèche, par l'aristocratie de l'intelligence et du travail,—la seule qui vaille présentement quelques chose,—l'aristocratie du nom, du titre et de la terre disparue. Quand le noble seigneur ne fut plus qu'une ombre de propriétaire, sur une ombre de propriété, poursuivant l'ombre d'un souvenir, il lui fallut bien être et produire, tout en rechignant et en regrettant les Bourbons. Le *milliard* d'indemnité ne fut qu'une bouchée de pain. Et la France possède maintenant un *peuple*. Pauvre avec sa grande propriété cléricale et nobiliaire, elle est immensément riche et productive avec ses millions de petits propriétaires et de citoyens. Elle reconnaît le titre de baron, mais pour en rire. Vaincue par surprise, pillée par brigandage, elle sait trouver en vingt-quatre heures *quarante deux milliards* pour payer ses dettes et préparer son éclatante revanche. Il est vrai que le *peuple y travaille*, comptant fort peu sur les Chinois, ne suppliant point les vagabonds, assez dépouillé de préjugés dangereux. Et le travail, malgré l'exiguité du territoire et la grande masse des travailleurs, chôme rarement. Les conflits du travail et du capital n'y ont point pour effet, comme en Louisiane, de ruiner l'agriculture, prouvant tout au plus que le travail et le capital, aussi puissants l'un que l'autre, ont besoin de régulariser leurs rapports dans un contrat de bonne volonté et de justice. Pas un pouce de terre qui ne soit cultivé en France, et la Louisiane, elle, redevient une solitude et s'abandonne aux folles herbes. Mais pourquoi donc, encore une fois? C'est que la Louisiane, même celle d'aujourd'hui, ne se hâte point à la reconstruction et manque de *peuple*. Il en est trop qui regrettent, trop qui sont à côté du vrai, trop peu qui comprennent l'utilité de se moderniser dans le travail libre. La *classe moyenne*, classe du salut, n'est pas encore formée et compte trop peu d'hommes. Les supérieurs, car on se croit volontiers tels, même quand on n'est plus qu'une ombre de propriétaire, ont vécu trop longtemps du passé disparu et de l'espérance impossible. Nous redoutons pour eux, dans la douloureuse transformation sociale actuelle, la ruine inévitable et l'expropriation sans indemnité.

IV.

Or, tant que la Louisiane n'aura pas une *classe moyenne* nombreuse, un *peuple* avec quelques enjolivements au haut de la colonnade, c'est-à-dire quelques aristocrates de l'intelligence et de la finance ou quelques truands à la manière Callot,—car les financiers de droite et les truands de gauche rompent la monotonie,—la Louisiane ne sera ni une démocratie, ni une aristocratie, ni une oligarchie, mais une anarchie et une confusion sublimes. Les partis du jour, qui tous réclament la priorité et le bon droit, en sont un exemple bien frappant. On n'en trouve pas deux comme aux Etats-Unis: l'un traînant pour un jour le sabre révolutionnaire de Grant, et l'autre voulant ramener la république aux données du progrès régulier et de l'ordre nécessaire par la haute sagesse du bonhomme Greeley. *Deux* est le nombre juste, et le nombre *trois* contrebalancerait peut-être avantageusement les deux rivaux. Il en faut *quatre* à la Louisiane, en attendant qu'elle en ait *cinq*. Inutile de dire que les quatre ou cinq partis, vu l'état social actuel, ont leur raison d'être parmi nous, du moment que nous ne sommes que des politiciens sans patriotisme ou des classes en train de déménager et d'emménager.

Adonc, les voici sans grands commentaires, et chefs en avant:

1o. Ticket Kellogg et Antoine.

C'est Grant qui patronne ce ticket-là, et c'est ce ticket-là qui patronne Grant. C'est le radicalisme amalgamant le carpet-bagger et le noir *noir*. Son triomphe serait la continuation du présent et la désunion des deux races.

2o. Ticket Pinchback.

C'est le ticket de l'homme de couleur contre l'homme blanc, et il procède même par l'exclusion du carpet-bagger. En toute autre circonstance, à Saint-Domingue, il serait le mulâtre domptant et soumettant le nègre. Soulouque l'écraserait impitoyablement et impérialement.

3o. Ticket démocratique.

Ce Ticket est celui de McEnery, de Jonas et de Dennett. Il est blanc, exclusivement blanc, irrévocablement blanc; mais il représente un parti vaincu, une classe mal assise, un passé qui ne reviendra pas. Grossi de whigs, de know-nothings, de démocrates flottants, croyant avoir beaucoup fait en acceptant quelque peu Greeley, mais vraiment peu hostile à Grant, il est toutefois la faiblesse numérique et l'impopularité mal déguisée. La guerre a pour jamais mis fin à ce parti-là, et l'exhumer, sans le ressuciter et le rajeunir, est un héroïque effort qu'on désirerait voir employé autrement.

4o. Ticket Libéral.

C'est celui de Penn, Young, Dumas, Sheridan et autres. Comme le parti libéral se compose de citoyens qui ont abandonné le parti radical et le parti démocratique, et qui se sont fièrement assis sur la plateforme républicaine de Cincinnati, on trouve en ce ticket des libéraux, des républicains modérés, des démocrates sages, des hommes blancs et des hommes de couleur. On pourrait dire qu'il est de son temps, comprend le progrès, renie les antagonismes, renonce à l'aristocratie, à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Il ne dit point cependant, comme on cherchera à le prouver, que ce gouvernement doive être autre chose qu'un gouvernement de blancs, selon l'expression du vieux Johnson et des autres hommes d'état d'Amérique; mais il ne repousse systématiquement aucune race, aucune immigration, aucune force, aucune main vraiment désintéressée et sincèrement libérale. Greeley, comme penseur, n'en reconnaît pas d'autre.

Ce n'est donc pas la variété qui manque.

Mais c'est triste, et en voyant cela d'un point de vue élevé, nous nous disons que la Louisiane, qui parle de *fusion*, où tout est en *fusion*, qui ressemble à la *confusion* de Babel, n'a point de *peuple*. Des clans tiraillés par des intérêts, telle est la Louisiane du jour.

Nous ne pouvons, avant de terminer ce long bavardage, résister au désir de citer le paragraphe suivant, extrait d'un roman de Cherbuliz et trouvé dans la *Sentinelle* de Thibodaux:

"J'ai lu les poëtes polonais, et ils m'ont appris qu'une femme étant tombée en léthargie, son fils appela des médecins.—"Je la traiterai selon la méthode Brown," dit l'un.—Les autres répondirent: "Qu'elle meure plutôt que d'être guérie selon Brown!"—"Je la traiterai selon la méthode Hahnemann," dit le second.—Les autres répondirent: "Qu'elle meure plutôt que d'être guérie par Hahnemann!"—Alors le fils, dans son désespoir, s'écria: "O ma mère!"—Et la femme, à la voix de son fils, se réveilla."

Mais où sont les fils?

Ils convoitent d'un œil louche l'héritage et les dépouilles de la mère.

—Deux mots sur M. D. B. Penn, le candidat actuel du parti libéral comme gouverneur.

On pourra, si l'on veut, le comparer avec M. McEnery le candidat du ticket démocratique.

"Davidson Bradfute Penn est fils d'Alfred Penn, longtemps président de la banque de l'Union. Il descend des familles virginiennes Lee et Carter. Il est né à Linchburg, Virginie, le 13 mai 1836. Il a fait son éducation au collége de Springhill, Alabama, et à l'Institut militaire de Lexington, Virginie. Il a épousé une fille de M. Valérien Allain, l'un des planteurs le plus justement estimés de la Louisiane. Major, puis colonel au 7ème. régiment de la Louisiane, il fut fait prisonnier à Johnson Island. Il avait été promu au grade de brigadier-général à la fin de la guerre. Depuis sept ans, il est planteur et s'abstient de politique. Il n'est pas le candidat d'un parti, mais d'une cause, et c'est la cause du libéralisme, c'est-à-dire du progrès et de la pacification. Qu'on le pèse et qu'on le juge, comme on en a le droit imprescriptible; mais Penn ne s'appelle pas Warmoth."

### *Nouvelles.*

—:o:—

VIEUX MONDE.—La loi martiale a été proclamée à Belfast. Les catholiques et les protestants, pris d'une folie inexplicable, en sont venus aux mains, aux briques et aux coups de pistolet. La troupe a chargé les émeutiers, sans respect pour leurs croyances respectives.—Une insurrection, dit-on, doit éclater à Madrid, tentée par les partisans d'Isabelle et exploitée par les carlistes. En attendant, un télégramme de Pampelune annonce que des troubles ont eu lieu entre les carlistes et les libéraux. Pauvre Espagne! Elle a un Amédée italien, une Isabelle exilée, un Carlos de Bourbon, et des républicains.—L'emprunt français,—42 milliards,—a stupéfié l'Europe. A Vienne, au théâtre, on a crié: Vive la France! L'Assemblée nationale française s'est ajournée au mois de novembre prochain, après avoir nommé une commission de permanence qui doit assister le gouvernement de ses conseils. Cette commission se compose de 25 membres, 10 républicains et 15 qui le deviendront.—Les réclamations anglaises, ou plutôt contre l'Angleterre, s'élèveront à $117,000,000, annonce-t-on; et l'honneur international sera satisfait.

NOUVEAU MONDE.—La révolution est momentanément terminée au Mexique.—Des nouvelles de la Havane annoncent qu'il y aura une campagne d'hiver, la *dernière*.—Une sanglante révolution a eu lieu au Pérou. On a tué, assassiné, massacré et pendu. Gutierrez et ses frères ont été pendus et brûlés, et Pardo triomphe. Jolie république!—Les Libéraux et les Démocrates du Massachusetts offrent la candidature de Gouverneur à C. Francis Adams.—Johnson, dans son dernier discours, a malmené les traineurs de sabre.—Les retours officiels de la Caroline du Nord donnent au gouverneur radical une majorité de 2673 voix. Ce qui prouve, disent les profonds penseurs, que les Démocrates n'ont pas besoin de l'alliance des Libéraux.—New-York prépare pour le 12 septembre un grand meeting greeleyiste. — M. A. F. Steward n'a pas dit que l'élection de Greeley serait une calamité nationale. Et quand bien même il l'aurait dit, qu'est-ce que cela ferait?

LOUISIANE.—La campagne électorale n'est pas encore bien commencée. Les Libéraux, par esprit de longanimité, intelligence de la situation, et désir d'arriver à une fusion aussi sincère que complète, ont pris l'attitude du calme et de la modération. Leurs adversaires, si adversaires il y a, ne devraient point voir dans cette attitude le signe de la pusillanimité. Quant au système d'intimidation, il est sans force depuis la mort du Know-nothingisme et l'affranchissement des noirs,—noirs qu'on n'intimide pas, eux, non plus.—La Nouvelle-Orléans blanche est le boulevard du parti démocratique pur. Mais s'il est permis de regarder dans l'avenir, Kellogg et Antoine triompheront en Louisiane aux prochaines élections, comme Lincoln en 1860, à moins que la ligne d'opposition ne s'affectue promptement.—L'"Avenir "est entré dans sa septième année, l'âge de raison: aussi n'est-il point l'organe du parti démocratique.—La "Renaissance" louisianaise va être remaniée, augmentée et quotidianisée. En vérité, il manquait un journal quotidien-français à la Louisiane.—Il n'y a point encore en de cas de fièvre jaune à la Nouvelle-Orléans.—M. E. Prévost, le compositeur français, le chef d'orchestre si connu, et le professeur de mérite, vient de mourir à la Nouvelle-Orléans. E. Prévost était né à Paris.

### *Dernières Nouvelles.*

—:o:—

Les habitants de Belfast désertent leur ville où le désordre continue. Les orangistes auraient été les provocateurs.—Le Pape, dit-on, quittera Rome pour Bruxelles.—Napoléon ne voit pas la guerre dans la réunion des trois Empereurs, mais le retour d'un quatrième Empereur.—Il y a eu des troubles à Berlin.—Les boulangers de Dublin se sont mis en grève.—Thiers se baigne à Trouville.

Greeley fera dans le mois trois discours sur l'agriculture: l'un sur les pomme de terre, l'autre sur le guano, le troisième sur le fumier de la Maison Blanche.

### *Local.*

—:o:—

TICKET.—Pourquoi pas le ticket libéral à notre mât de misaine?

C'est que le mois des conférences, des pourparlers, de la bonne volonté et des modifications n'est pas encore écoulé.

Quand il sera écoulé irrévocablement, ayant prouvé la sagesse ou l'entêtement des partis, nous verrons alors s'il faut donner la préférence à Penn ou à McEnery, ou se croiser indifféremment les bras devant ces deux gentilhommes, laissant la révolution parcourir fatalement son chemin, et ne comptant que sur la haute prudence de Greeley pour nous donner un mieux relatif.

MEETING.—Les Libéraux de Saint-Jacques ont eu samedi dernier leur meeting de ratification,—ratification de la plateforme de Cincinnati, des nominations de Greeley et de Brown, et aussi de la nomination du ticket libéral et louisianais Penn, Young, Graham, Dumas, etc.

Trois cent cinquante ou quatre cents citoyens assistaient au meeting, les uns blancs, les autres de couleur, les uns et les autres appartenant aux deux rives du fleuve.

L'Assemblée, conformément aux principes qui doivent animer des Libéraux, avait pour président et vice-présidents des citoyens des deux races et des citoyens des deux rives. L'union fait la force, et la justice est faite de bonne volonté.

Aucun orateur de la ville n'est venu.

La foule n'en a pas été moins nombreuse, moins satisfaite, moins unanime dans ses sentiments et ses principes. Saint-Jacques, pour s'affirmer dans une croyance, n'a pas absolument besoin de la voix majestueuse des orateurs illustres, et l'instinct populaire, aux heures de luttes, de patriotisme et de dévouement, sert à merveille.

M. F. P. Pecké, président du meeting, dans un discours aussi clair que conforme aux nécessités du présent, a courageusement fait la profession de foi du parti libéral, disant que l'heure de la pacification, de l'union des éléments sages, de l'anti-radicalisme était venue. Il veut l'alliance politique des deux races, la reconnaissance de leurs droits, et l'affirmation de ces droits autrement qu'en paroles. Greeley et Brown, pour lui, sont les signes du temps, et la Convention de Baltimore, en acceptant les nominations et la plateforme de Cincinnati, a fait preuve d'un grand patriotisme et d'une honnête sincérité. Quant au ticket libéral, il le trouve bon, logique, en rapport avec la situation actuelle, respectable dans ses candidats, sage dans son partage, vraiment satisfaisant pour les deux races qui vivent en Louisiane. Il espère que certains malentendus de partis disparaîtront, car le rapprochement est facile entre patriotes. Mais ce dont nous ne saurions trop louer M. F. P. Pecké, c'est d'avoir parlé aux blancs et aux hommes de couleur le langage de la vérité, du bon sens et de la modération. De tels discours, faits sans passion, pesés avec sagesse, devant des hommes habitués à se considérer comme ennemis naturels, sont de l'excellente politique. Ils rapprochent, réconcilient et pacifient. C'est par eux que la colère et l'antagonisme se fondent en respect et en bienveillance, car l'homme de couleur a plus besoin de justice que de haine, d'instruction que de mépris, de bonté que de dédain. L'homme de couleur est ignorant, mais généralement bon. Il compte aussi comme nombre. Quoiqu'il en soit de sa méfiance naturelle, il comprend volontiers le mot Libéral, lui qui s'éloigne instinctivement du bloc catalogué qu'on nomme encore Démocratie. Il saisit le républicanisme modéré, équitable, bon à tous, sous le libéralisme: et nous croyons qu'il n'a pas tort. Il sait également quels sont les véritables amis de Greeley et de Brown.

M. J. Gentil a pris la parole après M. F. P. Pecké.

Ce monsieur, qui aurait pu parler plus sagement et plus sensément, a dit beaucoup de choses inutiles et parfaitement oubliées. Nous ne nous rappelons de son discours que ces mots:—"Le temps marche, il faut marcher avec lui. Le progrès nous entraîne, et le progrès est bon. La vieille démocratie s'est républicanisée, et elle a bien fait. Il faut penser, aimer et vivre avec les vivants, non embrasser des cadavres. Si le peuple du Sud, il y a six ans, eût accepté les faits accomplis et irrévocables, sanctionné les droits anciens et les droits nouveaux, et pris la tête du mouvement politique et social, la Louisiane serait maintenant grande, glorieuse et prospère, etc...."

M. J. Gentil est sans doute un songe-creux. Mais il semble beaucoup aimer Greeley, dans lequel il voit, advienne que pourra de tous les tickets locaux, le restaurateur d'une ère de réparation, de justice, de paix, de républicanisme et de grandeur. Que Dieu lui soit en aide!

M. T. Seddon a ensuite adressé quelques mots à la foule et lu les Résolutions.

Ces Résolutions, que nous publions en anglais, ont été acceptées à l'unanimité.

Et l'Assemblée s'est dispersée après avoir chaleureusement acclamé les noms de Greeley et de Brown.

Aucun désordre n'a eu lieu.

—Nous lisons dans l'"Abeille" de mardi, avec un profond sentiment de respect et de vénération pour l'"Abeille" de la Nouvelle-Orléans, rue de Chartres No. 73, le petit paragraphe suivant:

"Il y a eu un meeting libéral à St-Jacques, samedi, le 17 courant.

J. Gentil et F. Poché ont fait des discours. Un certain nombre de noirs, attirés par la curiosité, se trouvaient à cette assemblée. Les quelques planteurs honorables fourvoyés dans la foule des blancs et des noirs, semblaient tout honteux de se trouver dans une réunion dont l'objet ne pouvait être que de diviser les partisans des réformes.

Il y a eu peu d'enthousiasme et beaucoup de désordre. Les orateurs n'ont arraché à leur auditoire que de rares applaudissements."

Et voilà cependant comme on écrit l'histoire.

Pourquoi n'avoir pas dit, comme la chose est, que J. Gentil s'est déclaré hautement républicain, lui qui l'est depuis trente ans?

EXEMPLE LIBERAL.—Sous ce titre, dans l'"Abeille" de la Nouvelle-Orléans, rue de Chartres, No. 73,—journal qui dit tantôt noir, tantôt homme de couleur, le plus souvent nègre; en parlant de ceux que Dieu n'a pas faits blancs et que les blancs ont parfois faits mulâtres, nous lisons: "Les Libéraux de l'Alabama ont résolu d'appuyer la liste des Candidatures démocratiques, bien qu'aucune part ne leur ait été faite dans ces candidatures. Voilà un exemple de désintéressement que nous engageons les Libéraux de la Louisiane à suivre."

Oui, n'est-ce pas? et les Libéraux ne seront plus des coquins.

Le désintéressement convient certainement aux Libéraux et nullement aux démocrates.

VARIA.—Les cannes poussent toujours. La pluie nous manque, mais les vieillards prétendent que les années de sécheresse sont des années d'abondance. Dieu le veuille! La Louisiane agricole, celle que la Nouvelle-Orléans n'aime que pour ses balles de coton et ses boucauts de sucre, a tant besoin d'une abondante récolte! Une mauvaise année serait une grande ruine pour beaucoup. Ce qui serait une suprême injustice, car nous pouvons affirmer, nous rural, que les habitants et les cultivateurs se sont montrés courageux, intelligents, souvent même désespérément braves dans la lutte contre la terre, le courtier et les préjugés.

Espérons.

Les politiciens sont mauvais, mais Dieu est bon aux travailleurs.

Au reste, nos voisins paraissent généralement satisfaits.

En attendant la pluie on la brise, nous rôtissons littéralement. Le thermomètre ne s'arrête plus dans son escalade. Cuits aujourd'hui, serons-nous volatilisés demain? Notre peau, vue au microscope, ne doit pas être belle avec ses pores suitants. Heureusement que nous ne voyons point la plus belle partie de l'espèce humaine avec un microscope de réaliste. Cependant, malgré la chaleur caniculaire, on ne parle point de chiens enragés. Il est seulement question de fièvres. Et, à ce propos, comme les fièvres ne sont pas toujours d'un caractère benin dans cette saison, nous engageons les malades à ne pas plaisanter avec la maladie et à s'adresser sans délai aux médecins. Un retard d'une heure est souvent une question de vie ou de mort.

—Merci, bon Dieu, la pluie est tombée et la brise souffle.

GENTILLY.—Ce village s'améliore, se peuple et se transforme en ville. Environ deux mille habitants affirment son existence. Les ouvriers et les marchands qui l'habitent, nombreux et actifs, paraissent satisfaits et contents. Pourquoi donc, et pourquoi une ville sur cette langue de terre? Avant la guerre, aux temps de l'esclavage, c'était un misérable lieu, une pauvre bourgade vivant des largesses du collége et du couvent, un recoin perdu où les Acadiens pauvres étaient voisins de la misère. Mais le commerce, l'industrie et le travail y prospèrent actuellement. Pourquoi donc, encore une fois? C'est que le travail est maintenant libre, affranchi, sollicité et payé. C'est que l'argent, jadis monopolisé par le haut commerce et la grande propriété, circule maintenant d'une façon plus démocratique. Faut-il s'en plaindre? Il y a là, croyons-nous, toute une révolution pacifique. Que sera-ce donc quand sera venue l'heure des immigrants, des nombreux propriétaires et de la classe moyenne?

DECES.—Décédé le dimanche 18 août 1872, à l'âge de 43 ans, M. Viléor Cloâtre, de la paroisse Saint-Jacques.

De nombreux amis et parents ont assisté lundi matin aux funérailles du défunt, qui était justement estimé et aimé par ses co-paroissiens, comme homme honnête, bon et laborieux.